

*Georges Kleiber*Université de Strasbourg
& Institut d'Odonymie appliquéePOUR ENTRER PAR
« LA PETITE PORTE »
DE *MÊME* DANS LA
SÉMANTIQUE DES NOMS

INTRODUCTION

Le titre indique bien quel sera l'objectif de notre travail : nous nous proposons d'entrer dans la sémantique nominale par « la petite porte », celle que représente l'emploi d'*odeur* avec l'indéfini *même*. Ce que le titre ne dit pas, c'est que le sujet traité est encore plus restreint. Non seulement nous nous limiterons volontairement au *même* d'identité, mais nous ne nous fixerons que sur l'une de ses interprétations, peu mise en avant dans les études qui lui ont été consacrées, celle où il exprime une identité de type référentielle-qualitative. Le pourquoi de l'entreprise n'a rien de mystérieux : nous pensons que pour faire progresser la connaissance de la sémantique des noms, en particulier celle des N d'odeurs et de couleurs à laquelle sera consacrée notre dernier développement, l'indéfini *même* parce qu'il met crucialement en jeu la notion d'identité et d'altérité arrive à forer en certains endroits la carapace des noms et permet ainsi d'accéder, par un petit trou certes, mais qui est une ouverture quand même, aux grandes dimensions sémantiques des noms ainsi percés.

A partir d'une « petite » sémantique de *même*, que nous présenterons dans la première partie, nous essaierons de décrire, dans la seconde, quel est le comportement des différents types de noms vis-à-vis de l'interprétation d'identité taxinomique mise en relief dans la première. L'explication des différences et similitudes que notre confrontation fera apparaître conduira à mettre en avant certaines dimensions sémantiques des différents types de noms testés, apportant ainsi, comme on le verra, des renseignements intéressants – certains totalement inédits – non seulement sur les catégories de noms bien connues que sont les N comptables concrets et les N de matière, mais aussi sur les noms moins étudiés tels que les noms *odeur* et *couleur*¹.

¹ On renverra le lecteur à nos récents travaux sur les couleurs et les odeurs, entrepris avec Marcel Vuillaume (Kleiber et Vuillaume 2011 a et b, Kleiber 2009 et à paraître a, b, c et d).

1. SUR LE *MÊME* D'IDENTITÉ

On commencera par rappeler ce qui fait les « délices » des sémanticiens, philosophes du langage et grammairiens s'occupant de *même* : phénomène bien connu et signalé dans toutes les grammaires, l'indéfini² *même* d'identité peut donner lieu à deux interprétations :

■ -i- : une interprétation dite d'identité « stricte » (Riegel et alii 2009 : 291), ou encore d'identité matérielle ou d'ipséité chez les philosophes ou d'identité *référentielle* (Van Peteghem 1997), telle que dans (1)–(4) :

(1) *Pierre et Paul aiment la même nana.*

(2) *Pierre Angoulvent avait succédé à Paul ; une joyeuse bande de trentenaires faisait la pluie et le beau temps ... Pierre Angoulvent aimait le jazz, le ski et les romans policiers, c'était « un dandy aux antipodes de ce qu'on imaginait d'un directeur des PUF ». Le même Angoulvent qui errait l'autre jour l'âme en peine boulevard Saint-Germain, une heure avant de voter contre le changement de statut et de démissionner du conseil de surveillance (NO).*

(3) *Pierre a lavé la même chemise trois fois.*

(4) *Pierre est resté au même endroit toute la journée.*

■ -ii- : une interprétation dite « qualitative », qui met en jeu deux référents différents dont *même* exprime l'identité qualitative ou de type, comme dans (5)–(8) :

(5) *La Skoda de Marcel a le même moteur que la Volkswagen de Bertrand.*

(6) *Pierre a mis les mêmes meubles que moi dans son salon.*

(7) *Il m'est arrivé le même accident l'an dernier.*

(8) *Pierre achète chaque année les mêmes chaussures.*

Il n'est pas rare que l'on puisse rencontrer des cas où les deux lectures sont possibles, comme le montrent (9) et (10) :

(9) *Pierre et Paul conduisent la même voiture* (une seule voiture ou deux voitures de type identique).

(10) *A mardi gras, Pierre revêt chaque année le même costume de carnaval* (le costume de carnaval que lui a légué son père ou le même type de costume de carnaval, un costume de sorcière par exemple).

Nous ne nous attarderons pas sur les différentes structures auxquelles donne lieu le *même* d'identité³, ni sur les différents déterminants avec lesquels il peut se com-

² L'appellation traditionnelle est celle d'*adjectif indéfini*. On penche plutôt aujourd'hui pour le statut de *déterminant complexe* (Van Peteghem 1997 : 78) ou *groupe déterminant* (Riegel et alii, 2009 : 291). La justification de ce choix se fonde sur le fait que ce *même* d'identité doit nécessairement fonctionner avec un déterminant dont il peut affecter le fonctionnement sémantico-référentiel (Van Peteghem 1997 : 78). En allemand, comme le rappelle Van Peteghem (1997 : 78), le défini et *même* sont soudés ensemble : *derselbe*.

³ Voir à ce sujet la stimulante analyse de Van Peteghem (1997), qui montre bien que, même en dehors des structures explicitement corrélatives (cf. avec relative *Pierre a lu le même livre que Paul*), *même* présente une valeur corrélatrice qui exige que l'on recouvre l'élément nécessaire à l'établissement d'une corrélation dans le contexte précédent (*même* anaphorique) ou dans la phrase même en coordination (*Pierre et Paul aiment la même nana*), etc.

biner⁴. Ce qui nous retiendra, c'est l'aspect sémantico-référentiel : comment s'établit cette identité ? Comme Van Peteghem (1997 : 78) l'a fort bien mis en relief, *même* est un « opérateur qui signale une sorte de fusion – référentielle ou qualitative – d'un référent qui est double ou multiple dans la mesure où il est situé par rapport à deux repères différents au moins, auquel il est relié par des prédicats identiques ou symétriques, raison pour laquelle on pourrait appeler *même* un opérateur de symétrie ou éventuellement aussi un opérateur distributif ».

On peut grossièrement expliciter cette opération d'identité (référentielle ou seulement qualitative, nous y reviendrons) mettant en jeu deux pôles ou deux repères déterminatifs par une structure prédicative d'identité⁵ posant que :

(11) *Le N + repère1 est le même que / est identique à le/ au N + repère2*

Pour (9), ce sera (12) :

(12) *La voiture que conduit Pierre est la même que / est identique à celle que conduit Paul.*

Pour d'autres, comme (10), par exemple, la glose n'est pas aussi facile, mais l'important est de voir que l'indication temporelle véhiculée par *chaque année* fournit au « costume de carnaval porté par Pierre à mardi gras » les repères déterminatifs différents nécessaires à l'établissement de l'identité : ce sont les différentes années impliquées par le distributif universel *chaque année*.

Ce ... même⁶ exemple montre aussi que *même* ne parade pas uniquement dans les exemples paradigmatiques, tels que *Marie et Anne portent la même robe* ou *Pierre a vu le même film que Marcel*, qui ne posent guère de problèmes pour la récupération des situations de repérages différents sans lesquelles l'identité posée par *même* ne peut s'établir. Il n'y a pas qu'un seul modèle de fonctionnement et il convient donc de prendre en compte la variété de situations de déterminations ou de repérages susceptibles de donner lieu au jugement d'identité qu'impose indirectement *même*. Dans (13), p.ex. :

(13) *Une même personne peut être sage et folle*

la dissociation déterminative est assurée par les prédicats *sage* et *fou* appliqués à *personne* et l'on comprendra ainsi qu'une personne sage et une personne folle peuvent être la même personne.

Même s'ils n'ont pas un fonctionnement qui est totalement le ... même, on ne peut séparer *même* et *autre*, l'identité de l'altérité. Cette union se trouve confirmée aussi bien par les grammairiens que par les spécialistes⁷. On n'en a toutefois pas tiré toutes les conséquences. On n'a notamment pas vu que *même* ne pouvait s'employer que si et seulement si la situation se prêtait à l'altérité, c'est-à-dire à *autre*. Il s'agit d'une condition de pertinence ou d'informativité. De façon générale, tout comme le quantificateur

⁴ Van Peteghem (1997) signale à ce propos que l'article défini est le plus fréquent, le démonstratif assez courant (en site anaphorique) et l'article indéfini *un*, les numéraux et l'adjectif possessif plus rares.

⁵ Le plus souvent *même* ne figure pas dans une telle phrase attributive. C'est dire, comme l'a bien vu, Van Peteghem (1997 : 73), qu'il donne le plus souvent l'identité de manière indirecte, par la détermination référentielle qu'il apporte avec le déterminant qui le précède au N auquel il s'applique.

⁶ Exemple de *même* anaphorique.

⁷ Les ressemblances distributionnelles sont beaucoup plus fortes que leurs différences (cf. Van Peteghem 1997).

universel *tout* (Kleiber 1998) par exemple, impose que la totalité puisse ne pas être de mise, *même* exige que la situation pourrait être une situation de non identité. En d'autres termes, il ne peut s'appliquer de façon pertinente que s'il reste ouvert que le « N » déterminé par le repère 1 pourrait ne pas être identique au « N » déterminé par le repère 2. Autrement dit *être le même N* suppose que *ne pas être le même N* soit possible. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'altérité n'est pas envisageable, son emploi est inapproprié. On le comprend aisément. Cela se vérifie presque trivialement pour des situations comme *Pierre et Jean ont lu le même livre*, puisque la possibilité qu'ils aient lu un livre différent est grande. C'est beaucoup moins évident dans d'autres cas, et tout spécialement dans la situation anaphorique qui, parce qu'il s'agit normalement d'une situation de continuité discursive référentielle ne laisse *a priori* guère de place à la non identité référentielle, donc à *même*. Pour justifier un *même* en site anaphorique, il faut donc des conditions qui ouvrent la voie à la disjonction référentielle.

Ces conditions ne sont pas d'un seul type, mais répondent à plusieurs modèles en vigueur dans les emplois non anaphoriques de *même*. Dans l'exemple suivant de Proust cité par Van Peteghem (1997 : 75)⁸ :

- (14) *Elle tenait à la main un bouquet de cattleyas et Swann vit, sous sa fanchon de dentelle, qu'elle avait dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée attachées à une aigrette en plumes de cygne.*

l'emploi de *même* s'avère pertinent, parce qu'il aurait pu se faire tout naturellement que les fleurs dans les cheveux ne soient pas du même type que celles tenues à la main. *Même* permet ainsi de souligner le côté 'coordonné' de la toilette florale de la dame. Il n'y a pas d'opposition, mais la non identité étant admise, l'emploi de *même* est tout à fait licite, car informatif. Le modèle « oppositif » ou de comportement contrastif d'un même individu, souvent mis en avant dans les descriptions de *même*, n'est ainsi qu'un des types de contexte pouvant favoriser l'apparition de *même*. Lorsque les actions ou états attribués à un individu s'opposent ou sont tellement différents que l'on pourrait croire ou s'attendre à ce que l'individu ne soit plus le même, alors *même* est tout indiqué pour marquer que malgré tout il s'agit de la même personne. L'énoncé (13) Une même personne peut être sage et folle en est la preuve non anaphorique !

Nous pouvons à présent revenir à la double interprétation -i/-ii- de *même* que nous avons placée en tête. Les exemples cités jusqu'ici montrent clairement que l'opposition entre l'interprétation « référentielle » et l'interprétation « qualitative » est affaire de sous-détermination et non d'ambiguïté. Ce sont bien entendu les différents éléments mis en jeu dans la construction d'identité par *même* qui décident de l'interprétation retenue. Tout particulièrement, le statut de N se révèle crucial dans la détermination « qualitative » ou « stricte » de l'identité établie. Van Peteghem (1997 : 76) a ainsi noté avec (15) que les noms abstraits ne se prêtaient qu'à une interprétation qualitative⁹ :

- (15) *Jean et Marie éprouvent le même chagrin.*

et avec (16) que les noms concrets pouvaient donner lieu aux deux interprétations :

⁸ Nous reprenons ici un développement de Kleiber (2005).

⁹ Quelle est cette identité qualitative ? La question reste posée, étant donné que, comme nous le verrons ci-dessous, les N du type de *chagrin* ne donnent en principe pas lieu à un découpage en sous-catégories ou sous-espèces de propriétés.

(16) *Marie et Jeanne ont la même robe.*

Mais est-il aussi décisif que le suppose Van Peteghem ? Que penser d'un énoncé comme (17) qui met en jeu une différence de repères temporels et non plus de personnes :

(17) *Soir et matin, le même chagrin oppressait le cœur de Marie.*

Il est difficile d'y voir une identité qualitative qui unirait deux « chagrins référentiels » différents et la solution de l'identité « référentielle » semble plus naturelle. Il reste que dans (15), une double lecture comme celle à laquelle se prête (16) n'est pas possible et que l'identité pertinente ne peut être la « référentielle », puisque (15) met en présence deux « chagrins », celui de Jean et celui de Marie.

Pour expliquer la répartition des interprétations de *même*, il convient donc de se pencher de plus près, non seulement sur les conséquences qu'entraîne le statut du type de N impliqué, mais aussi, d'une part, sur ce qu'on entend par identité « référentielle » et identité « qualitative », et, d'autre part, sur les différentes situations de repérages pouvant justifier un emploi de *même*. Nous ne nous occuperons ici que d'une partie restreinte de ce programme, en mettant en relief l'interprétation d'identité taxinomique qui nous servira de fil rouge pour la seconde partie.

On commencera par souligner un fait passé sous silence dans la plupart des analyses : le jeu interprétatif identité *qualitative* / identité *référentielle* (stricte) n'a de sens avec *même* que lorsqu'il s'agit d'occurrences particulières de N. Si le référent engagé relève du niveau de sous-catégories de N, il n'y a pas lieu de distinguer l'identité référentielle de l'identité qualitative, les deux se confondant dans ce cas. C'est ainsi que, même si l'énoncé (18) :

(18) *Pierre et Paul aiment le même animal.*

donne bien à deux lectures (i) et (ii) :

- (i) 'Pierre et Paul aiment le même animal, à savoir le chien de leur voisin'
- (ii) 'Pierre et Paul aiment le même animal, à savoir le koala'

qui pourraient passer pour correspondre à l'opposition identité « référentielle » / identité « qualitative », l'assimilation n'est pas permise, car (ii) ne répond pas à l'identité « qualitative ». Si (i) obéit bien au modèle de l'identité « référentielle » à l'œuvre dans (1) repris sous (19) :

(19) *Pierre et Paul aiment la même nana.*

il n'en va plus ainsi de (ii) qui n'est pas ... identique au modèle d'identité qualitative en vigueur dans (5) repris sous (20) :

(20) *La Skoda de Marcel a le même moteur que la Volkswagen de Bertrand.*

Dans (20), il y a deux référents en jeu, à savoir les deux occurrences particulières différentes de *moteur* (le moteur de la Skoda de Marcel et celui de la Volkswagen de Bertrand), qui ne peuvent donc être déclarés identiques qu'au niveau du type (c'est le même type de moteur), et non, bien évidemment, du point de vue référentiel, c'est-à-dire occurrence. Rien de tel dans l'interprétation (ii) de (18) où l'identité qualitative se confond avec l'identité référentielle, dans la mesure où il n'y a qu'un seul référent en jeu, la sous-classe ou le type d'animal aimé par Pierre et Paul, et où donc l'identité référentielle apparaît aussi comme étant une identité qualitative. La double interprétation de *le même animal* de (18) relève de l'opposition « lecture particulière ou spéci-

fique » et « lecture taxinomique » à laquelle peut donner lieu *animal* dans d'autres combinaisons sans *même* :

(21) *J'aime cet animal* (le chien de mon voisin ou le koala).

La distinction identité « référentielle » vs identité « qualitative » ne s'avère donc légitime qu'au niveau des seules occurrences particulières, parce qu'elles seules ouvrent la possibilité du jeu interprétatif pluralité d'occurrences (identité qualitative) / occurrence unique (identité référentielle). Pour éviter toute équivoque, il serait peut-être plus judicieux de voir dans l'identité « référentielle » une identité « d'occurrence ».

Mais nous resterons, comme annoncé, sur le plan de la seule interprétation taxinomique-référentielle d'identité et essayons de voir si le type du nom a une influence ou non dans l'établissement d'une telle interprétation pour le SN *le même N*. Cela suppose que l'on mette d'abord en relief les conditions auxquelles doit satisfaire un N pour donner lieu à une interprétation taxinomique de *le même N*. Ces conditions apparaissent mieux à la forme négative¹⁰ qu'à la forme positive. La forme positive :

(22) *Pierre et Paul aiment le même N*.

ne permet pas de voir directement qu'une lecture taxinomique d'identité suppose la comptabilité du N. C'est la forme négative et sa glose avec *différents* :

(23) (a) *Pierre et Paul n'aiment pas le même N*.

(b) *Pierre et Paul aiment un N différent / des N différents*.

qui donnent clairement à voir que le N est en livrée « comptable » et, comme la différence est d'ordre qualitatif avec la lecture taxinomique, cette comptabilité de N doit être fondée, non sur des occurrences particulières, mais bien sur l'existence de sous-catégories ou types. Tous les N ne sont pas placés à la même enseigne face à cette exigence, comme le montrera notre deuxième partie.

2. LES NOMS AU CRIBLE DU *MÊME* D'IDENTITÉ TAXINOMIQUE

Les N de propriété, de qualité et d'état, etc., comme *tristesse*, *douleur*, etc., regroupés sous l'étiquette de *noms abstraits intensifs* par Flaux et Van de Velde (2000) rechignent à se combiner avec un *même* d'identité taxinomique. La raison en est simple : ils ne se divisent pas a priori en sous-catégories. Flaux et Van de Velde (2000 : 77) soulignent que « la possibilité qu'ont les N concrets indénombrables de se laisser dénombrer non pas en individus comme les dénombrables, mais en espèces n'existe pas pour les N abstraits intensifs, qui sont peut-être les seuls N du lexique à être, au sens le plus strict du terme, des N d'espèces dernières¹¹, puisqu'il n'y a aucun moyen de constituer des sous-espèces qui leur seraient subordonnées ». De là la difficulté d'avoir par défaut, c'est-à-dire sans contexte justificateur, en lecture taxinomique des énoncés tels que (24) :

¹⁰ Que présuppose, comme nous l'avons souligné ci-dessus, tout emploi d'un *même* d'identité.

¹¹ Voici la définition des espèces dernières (Flaux et Van de Velde 2000 : 118) : « dans le vocabulaire de la logique traditionnelle concernant les relations hiérarchiques entre espèces et genre, les espèces dernières, ou ultimes, sont les espèces sous lesquelles on ne trouve plus que des individus ».

- (24) (a) *Pierre et Paul aiment la même tristesse.*
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même tristesse.*
 (c) *Pierre et Paul aiment une tristesse différente / des tristesses différentes.*

On notera que l'ajout du N *type* ne change pas grand chose à l'affaire :

- (25) (a) (?) *Pierre et Paul aiment le même type de tristesse.*
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas le même type de tristesse.*
 (c) *Pierre et Paul aiment un type de tristesse différent / des types de tristesses différents.*

Les N comptables concrets, parce que leur comptabilité repose sur l'existence d'occurrences particulières et non sur celle de sous-catégories, ne sont *a priori* pas de bons candidats. Il en va effectivement ainsi des noms comptables concrets de base et subordonnés comme *homme*, *chimpanzé*, *teckel*, *ville*, etc., qui sont plutôt réticents à une interprétation d'identité taxinomique. Des séquences telles que (26) :

- (26) (a) *Marie et Berthe aiment le même homme / chimpanzé / teckel / la même ville.*
 (b) *Marie et Berthe n'aiment pas le même homme / chimpanzé / teckel / la même ville.*
 (c) *Marie et Berthe aiment un (e) homme / chimpanzé / teckel / ville différent(e) / des hommes / chimpanzés / teckels / villes différents.*

semblent vouées à exprimer uniquement l'interprétation d'identité référentielle ou occurrence. L'aide du N *type* leur semble en effet nécessaire pour se hisser au niveau taxinomique :

- (27) *Marie et Berthe aiment le même type d'homme / de chimpanzé / de ville.*

La barrière est toutefois levée dans deux cas. En premier lieu, certains N d'artefacts, parce qu'ils sont connus pour avoir par avance des sous-catégories (types, séries, modèles, etc.)¹², comme *voiture*, par exemple, peuvent donner lieu, en plus de l'interprétation occurrence toujours possible (cf. ci-dessus l'exemple 9), à une interprétation taxinomique de *le même N* :

- (28) (a) *Pierre et Paul aiment la même voiture (la Clio).*
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même voiture.*
 (c) *Pierre et Paul aiment une voiture différente / des voitures différentes.*

En second lieu, les N hiérarchiquement supérieurs, à savoir les N superordonnés de la dimension verticale de la sémantique du prototype, tout en restant ouverts à une interprétation occurrence (cf. ci-dessus l'exemple 18), sont également de bons candidats à une interprétation taxinomique, parce que leur rôle principal est précisément taxinomique : c'est celui de regrouper dans une catégorie supérieure des catégories de base hétérogènes et donc la distinguabilité sous-catégorielle fait partie de leur sémantisme. Ils sont essentiellement faits pour rassembler des catégories basiques et non pas pour identifier (Wierzbicka 1985 et Kleiber 1994). C'est ainsi que, pour *animal*, par exemple, déjà vu ci-dessus, même si sa comptabilité a trait à la distinguabilité occurrence, l'accès à une interprétation taxinomique se fait néanmoins aisément, sans additif spécial :

¹² Il est plus difficile d'avoir l'interprétation taxinomique avec *maison* : *Pierre et Paul aiment la même maison.*

- (29) (a) *Pierre et Paul aiment le même animal* (le koala).
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas le même animal*.
 (c) *Pierre et Paul aiment un animal différent / des animaux différents*.

Les N de matière ou N massifs concrets ayant une substance comme *sable, eau, vin*, etc., ne satisfont apparemment pas à la condition de comptabilité qualitative postulée par l'interprétation d'identité taxinomique de *le même N* et devraient donc éprouver du mal à figurer dans un tel SN. La porte ne leur est cependant pas fermée, parce que, même s'ils restent intrinsèquement massifs, ils peuvent présenter des emplois comptables dûs à une distinguabilité qualitative. Ce modèle qualitatif de transfert massif —> comptable, que Bunt (1985) a appelé *le trieur universel* (en écho au transfert comptable —> nommé *broyeur universel*), s'applique d'autant plus facilement que les entités massives en question passent *a priori* pour donner lieu à un découpage en sous-catégories ou sous-espèces. On notera, à cet égard, qu'il est plus facile d'interpréter en emploi taxinomique avec *même*, des N comme *viande* ou *vin* que des N comme *réglisse* ou *goudron*, parce qu'on comprend plus facilement la subdivision qualitative impliquée :

- (30) (a) *Pierre et Paul aiment la même viande* (le veau, par exemple).
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même viande*.
 (31) (a) *Pierre et Paul aiment le même vin* (le champagne, par exemple).
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas le même vin*.

Si des séquences avec *réglisse, goudron* ou encore *poussière* comme (32) :

- (32) (a) *Pierre et Paul aiment la même réglisse / le même goudron*.
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même réglisse / le même goudron*.

peuvent de prime abord paraître étranges, c'est tout simplement parce que nous ne sommes pas habitués à la distinction de sous-classes de *réglisse* ou de *goudron*. Cela ne signifie évidemment pas que de telles séquences ne puissent être réalisées. La différence entre les deux types de N se manifeste par un comportement légèrement différent vis-à-vis du N *type*. Si on ajoute *type* aux N du type de *viande, vin*, etc., l'interprétation ne va plus tellement dans le sens de sous-catégories reconnues comme le veau ou le champagne, mais se dirige plutôt vers des sous-catégories non préconstruites (cf. une viande tendre et légèrement persillée et un vin léger, frais et sporadiquement acidulé) :

- (33) (a) *Pierre et Paul aiment le même type de viande*.
 (b) *Pierre et Paul aiment le même type de vin*.

La « préfixation » par *type* de N comme *réglisse* ou *goudron* a surtout pour conséquence de faciliter la lecture d'identité taxinomique :

- (34) *Pierre et Paul aiment le même type de réglisse / de goudron*.

On terminera avec les noms superordonnés *odeur* et *couleur*. On pourrait s'arrêter à leur statut de N généraux ou « sommitaux », mais ce faisant on passerait à côté de l'essentiel. Ils se séparent en effet de tous les autres types de noms entrevus jusqu'ici, parce qu'ils répondent d'emblée à la double condition exigée pour avoir une interprétation d'identité référentielle-qualitative de *même* : ils sont comptables et leur comptabilité est une comptabilité de sous-catégories et non d'occurrences individuelles comme celle des N comptables concrets.

Leur comptabilité est intrinsèque. Ils prennent en effet sans difficulté aucune les déterminants qui impliquent le trait 'dénombrable' comme *un, trois, des, les, quelques, plusieurs, etc.*, et se mettent au pluriel, lorsqu'ils se combinent avec *assez de, peu de, beaucoup de, pas mal de, combien de, etc.* :

- (35) (a) *Une couleur / une odeur.*
 (b) *Deux / des / les / quelques / plusieurs couleurs / odeurs.*
 (c) *Assez de / peu de / beaucoup de / pas mal de couleurs / d'odeurs.*
 (d) *Combien de couleurs / d'odeurs ?*

Ils s'accordent beaucoup plus difficilement avec les déterminants et quantificateurs révélateurs de la non dénombrabilité, comme l'article partitif *du* et *un peu de*, et ont du mal à rester au singulier après *assez de, peu de, beaucoup de, pas mal de, combien de* :

- (36) (a) (?) *de la couleur / (?) de l'odeur.*
 (b) (?) *un peu de couleur / (?) un peu d'odeur.*
 (c) (?) *Assez de / peu de / beaucoup de / pas mal de couleur / d'odeur.*
 (d) (?) *Combien de couleur / d'odeur.*

Même si les emplois « massifs » ne leur sont pas interdits¹³, ils ont incontestablement plus d'affinités avec les déterminants de type « discret » qu'avec ceux qui impliquent le caractère « continu », de telle sorte qu'il est licite de les considérer comme des N fondamentalement ou basiquement comptables.

Leur comptabilité est d'ordre qualitatif. Elle s'explique par le type d'occurrences qui se trouvent « comptées » avec *couleur* et *odeur* : il s'agit de sous-espèces ou de sous-catégories de couleurs et d'odeurs, ce que Husserl appelle les « singularités spécifiques »¹⁴, et non pas d'occurrences individuelles. La lecture de (37) :

- (37) *Je déteste deux couleurs / odeurs.*

est similaire à la lecture dite « taxinomique » de (38) :

- (38) *Je déteste trois fruits.*

Comme le prouvent les suites possibles (39) et (40) :

- (39) *Je déteste deux couleurs, à savoir le bleu et le vert / deux odeurs, à savoir l'odeur de citron et celle de cannelle.*
 (40) *Je déteste trois fruits, à savoir les bananes, les citrons et les mangues.*

Par contre, contrairement à *fruit*, il n'y a pas pour *couleur* et *odeur* de lecture où ce sont des occurrences individuelles et non des sous-catégories qui sont comptées :

- (41) *Il y a trois fruits sur la table, à savoir trois pommes.*
 (42) * *Trois odeurs règnent dans la maison, à savoir trois odeurs de citron.*
 (43) * *Deux couleurs se détachent, à savoir deux couleurs bleues.*¹⁵

¹³ Pour plus de détails, voir Kleiber (à paraître a).

¹⁴ C'est-à-dire « une espèce qui, considérée dans le rapport qu'elle a aux autres espèces, est comparable à un individu dans son rapport aux autres individus » (Van de Velde 1997 : 100). Van de Velde renvoie aux *Recherches logiques* (vol. 2, II, ch. 1) de Husserl.

¹⁵ Possible, comme l'énoncé précédent, en lecture taxinomique (deux types de couleur bleue et trois sortes d'odeurs de citron).

Il n'est donc pas surprenant qu'ils s'intègrent dans les constructions d'identité taxinomique de *même*, et cela sans restriction aucune :

- (44) (a) *Pierre et Paul aiment la même couleur* (le rouge).
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même couleur*.
 (c) *Pierre et Paul aiment une couleur différente / des couleurs différentes*.
 (45) (a) *Pierre et Paul aiment la même odeur* (l'odeur de jasmin).
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même odeur*.
 (c) *Pierre et Paul aiment une odeur différente / des odeurs différentes*.

L'ajout de *type* n'est bien entendu pas inapproprié, mais semble moins naturel s'il s'agit de sous-catégories de couleurs et d'odeurs bien nettes :

- (46) *Pierre et Paul aiment le même type de couleur*.
 (47) *Pierre et Paul aiment le même type d'odeur*.

Lorsqu'on passe aux sous-catégories subsumées par *odeur* et *couleur*, la situation n'est plus tout à fait identique. Pour les couleurs, parce que leurs sous-catégories sont massives et n'impliquent donc plus la distinguabilité qualitative : les noms de couleur *bleu*, *noir*, *rouge*, *bleu clair*, etc., sont bien des noms massifs intrinsèques¹⁶ qui acceptent tous les déterminants révélateurs de la massivité :

- (48) *Il y a du / beaucoup de / peu de / un peu de bleu sur ce mur*.

Ils peuvent néanmoins se combiner avec *même* pour donner lieu à une interprétation d'identité taxinomique, comme le montre (49) :

- (49) (a) *Pierre et Paul aiment le même bleu*.
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas le même bleu*.
 (c) *Pierre et Paul aiment un bleu différent / de bleus différents*.

Même si on descend encore d'un étage en passant du *bleu* au *bleu clair*, l'interprétation taxinomique subsiste :

- (50) (a) *Pierre et Paul aiment le même bleu clair*.
 (b) *Pierre et Paul n'aiment pas le même bleu clair*.
 (c) *Pierre et Paul aiment un bleu clair différent / des bleu clair différents*.

La raison en est la possibilité d'appliquer ici le « trieur universel » évoqué à propos de noms de matière : les couleurs sont conçues comment donnant lieu à des subdivisions qualitatives hiérarchiques pouvant être de plus en plus fines.

Avec les odeurs, ce n'est plus tout à fait la même chose. Comme l'ont noté la plupart des spécialistes, il n'y a pas de véritables dénominations d'odeurs comme il y a des noms de couleurs. Les noms comme *parfum*, *senteurs*, *puanteur*, etc., restent au niveau superordonné d'*odeur* et n'identifient pas une odeur du niveau de base et les noms comme *renfermé*, *rance*, *brûlé*, *graillon*, etc., donnés généralement par les lexicographes comme des noms d'odeurs, ne sont en fait que des spécifications d'odeurs (Kleiber, à paraître b et c). Ce sont des constructions à régime adnominal en *de* du type *odeur de jasmin* qui remplissent le rôle des noms de couleurs¹⁷. Or, ces constructions

¹⁶ Leur massivité a pour origine l'absence de bornes à la surface qu'ils impliquent (Kleiber 2009).

¹⁷ On parle généralement de source à propos du second membre du SN binominal, mettant ainsi dans le même sac des SN comme *l'odeur de jasmin* et *l'odeur du jasmin*. Or, ce n'est qu'à propos du second que l'on peut parler de « source » (Kleiber et Vuillaume 2011 a et Kleiber, à paraître b et c).

ne prennent pas le partitif *du* – il est très rare de trouver *de l'odeur de jasmin* – mais l'indéfini *un* (Kleiber, à paraître a et d) :

(51) *Et puis j'ai senti une odeur de jasmin, ça sentait le jasmin comme tout* (Google).

(52) ? *Et puis j'ai senti de l'odeur de jasmin, ça sentait le jasmin comme tout.*

Quel que soit le statut de ces SN binominaux olfactifs¹⁸, ils est beaucoup plus difficile, mais non impossible, d'interpréter leur combinaison avec *même* sur le mode de l'identité sous-catégorielle, comme le montre (53) :

(53) (a) *Pierre et Paul aiment la même odeur de jasmin.*

(b) *Pierre et Paul n'aiment pas la même odeur de jasmin.*

(c) *Pierre et Paul aiment une odeur de jasmin différente / des odeurs de jasmin différentes.*

Cette réticence ne fait que refléter nous semble-t-il, l'absence du côté des odeurs d'une subdivision catégorielle de niveau infra-basique, c'est-à-dire subordonné. Autrement dit, les odeurs ne donneraient lieu qu'à des catégorisations au niveau de base. Pourquoi en va-t-il ainsi ? La réponse à cette question dépasse largement le cadre de notre analyse de la « mêmitude » taxinomique, mais elle montre néanmoins que ce cadre limité a permis de faire émerger une question qui autrement n'aurait peut-être pas vu le jour.

CONCLUSION

Notre réflexion précédente était déjà le début de notre conclusion. On peut donc la poursuivre en rappelant que notre étude, a permis, dans la première partie, d'apporter quelques éléments nouveaux sur *même* avec la mise en avant de l'interprétation d'identité référentielle-qualitative. En confrontant, dans la seconde, les différents types de N, dont surtout les noms de couleurs et les noms et désignations d'odeurs, à l'emploi de *même* dégagé dans la première, nous avons pu mettre en évidence certains de leurs aspects et dimensions, qui, même si ce n'est que de façon modeste, contribuent à tracer une image plus nette de leur sémantique propre et de celle des types de noms en général. Reste à poursuivre l'analyse en s'attaquant à l'interprétation d'identité occurrence de *même*. La route est tracée, mais elle se poursuivra ... sous d'autres cieux !

BIBLIOGRAPHIE

- BUNT H., 1985, *Mass Terms and Model Theoretic Semantics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- FLAUX N., VAN DE VELDE D., 2000, *Les noms en français. Esquisse de classement*, Paris : Ophrys.
- HUSSERL E., 1962, *Recherches logiques*, t. 2, Paris, PUF (*Logische Untersuchungen*, 1901–1913).
- KLEIBER G., 1994, Lexique et cognition : Y a-t-il des *termes* de base?, *Rivista di Linguistica* 6 : 2, 237–266.
- KLEIBER G., 1998, *Tout* et ses domaines : sur la structure *Tout + déterminant + N*, (in :) A. Englebert et alii (éds), *La ligne claire. De la linguistique à la grammaire. Mélanges offerts à Marc Wilmet*, Bruxelles : Duculot, 87–98.

¹⁸ Question qui reste tout à fait ouverte.

- KLEIBER G., 2005, Les noms propres “modifiés” par *même*, *Langue française*, 146, 114–126.
- KLEIBER G., 2009, Couleurs et espace, *Analele Universitatii « Stefan cel Mare » Suceava*, Seria Filologie, A. Linguistica, t.XV, n° 1, Numéro spécial sur les couleurs (Dosar : Colori în cuvinte), 143–158.
- KLEIBER G., à paraître a, Petite sémantique des couleurs et des odeurs, (in :) VI^e Colloque International « *Linguistique contrastive germano-romane et intraromane* », Innsbrück, 3–5 septembre 2008).
- KLEIBER G., à paraître b, Y a-t-il des noms d’odeurs ?, (in :) *Actes du XXVI^e CILPR*, Valence, 6–11 septembre 2010).
- KLEIBER G., à paraître c, De la dénomination à la désignation : le paradoxe ontologico-dénomina-tif des odeurs, *Langue Française*.
- KLEIBER G., à paraître d, Odeurs : problèmes d’occurrence, (in :) Gilles Corminboeuf et Marie-José Béguelin (éds), *Hommages à Alain Berrendonner*, Berne : Peter Lang.
- KLEIBER G. et VUILLAUME M., 2011a, Sémantique des odeurs, *Langage*, 181.
- KLEIBER G. et VUILLAUME M., 2011b, Pour une linguistique des odeurs : présentation, *Langage*, 181.
- RIEGEL M. et alii, 2009, *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF (7^e édition revue et augmentée).
- VAN DE VELDE D., 1997, Articles, généralités, abstractions, (in :) N. Flux, D. Van de Velde et W. De Mulder (éds), *Entre général et particulier : les déterminants*, Arras : Artois presses université, 83–136.
- VAN PETEGHEM M., 1997, Sur un indéfini marginal : *même* exprimant l’identité, *Langue française*, 116, 61–80.
- WIERZBICKA A., 1985, *Lexicography and Conceptual Analysis*, Ann Arbor : Karoma.

Summary

Starting “at the bottom” of the French même in the semantics of nouns

On the basis of the semantics of the identity *même*, which we present in the part I, in the II one try to describe the behaviour of different nouns’ types towards the interpretation of taxonomic identity of the *même*. The explication of differences and similitudes, which such a confrontation shows, permits to put forward some semantic dimensions of the different types of tested nouns. Our analysis brings new elements of knowledge about the types of standard nouns, which are concrete countable nouns and matter nouns, as well as about less studied nouns like *colour* and *smell*.

Streszczenie

Zaczynając od najniższej pozycji francuskiego même w semantyce rzeczowników

Na podstawie semantyki tożsamościowego *même*, które przedstawiamy w części I, staramy się opisać w części II zachowanie różnych typów rzeczowników wobec interpretowania taksonomicznej tożsamości *même*. Wyjaśnienie różnic i podobieństw, jakie ukazuje taka konfrontacja, pozwala ukazać pewne semantyczne wymiary różnych typów testowanych rzeczowników. Nasza analiza wnosi nowe elementy do wiedzy o typach rzeczowników standardowych, jakimi są konkretne rzeczowniki policzalne i rzeczowniki określające materię oraz rzeczowników rzadziej badanych, takich jak *kolor* i *zapach*.